

## **LES ACCROS**



Premières et dernières pages  
signées  
***Cynthia Blais Despaty***

Avec la collaboration et la complicité de  
***Martin Gravel***  
***Bernard Lemay***  
***Luce Legresley***  
du collectif *Les 4 Doigts de la Main*

XVI<sup>e</sup> course à relais — Hiver 2022  
*Collectifs d'écriture de récits virtuels*  
*de l'Outaouais (CERVO)*

« Maman, j'ai peur. » Quel enfant de ce monde n'a jamais prononcé ces mots ? Et la maman, de répondre tout naturellement : « N'aie pas peur, mon enfant. » Vraiment ?

*Accro.* J'ai appris ce mot de la voisine. Son copain est accro à l'alcool. Mon amie est accro à son téléphone. Son frère est accro au Coke, mais j'en doute. Aucune boisson gazeuse ne provoque de dépendance, à ma connaissance !

Maman, pour sa part, est accro à *lui*. Tout ce qu'*il* dit, maman fait. Pourtant, je vois bien l'hésitation dans ses yeux lorsqu'elle avance vers moi au ralenti, en fin de soirée, une fois vidées leurs réserves de produits que consomment les accros. Quand mon cœur se met à battre très fort, quand la distance qui nous sépare diminue en même temps que le vain espoir qu'elle ne cède à ses troublantes requêtes, je ferme les yeux et je tente de lui pardonner en me répétant que maman est accro à l'amour. Même si je ne vois que souffrance. Même si ce monde n'est que souffrance. « Maman, j'ai mal. » Pourtant, cette nuit-là, je n'ai rien senti.

Quand je reviens à moi, l'aura noire qui m'entourait s'est dissipée. Contrairement à ses habitudes, *il* ne m'a pas rendu visite quand maman s'est endormie. Confuse, je regarde mes bras pour confirmer mes soupçons : aucun bleu, aucune douleur, ni là, ni ailleurs. Une agréable odeur titille alors mes narines; ainsi se réveillent mes autres sens. La panique regagne du terrain : ce lit douillet, ces murs bleu ciel, cette montagne de jouets... ne m'évoquent rien du tout. Mon rythme cardiaque accélère aussi vite que maman lorsque des gyrophares la prennent en chasse : et s'*il* m'avait kidnappée ? Et si c'était *lui* qui sifflait un air connu de l'autre côté de la porte ? Des bruits de pas interrompent ma psychose : *il* se tient juste là; l'ombre de ses pieds le trahit.

« Viens déjeuner, Virginie ! » Cette fois, je dois me rendre à l'évidence : on m'a droguée. Je ne reconnais pas cette voix et, par-dessus tout, je ne m'appelle pas Virginie !

En revanche, le grincement de la porte m'est plus que familier. Tremblant, bruyant, agressant... Cette énième invasion de mon intimité me donne le tournis; des larmes d'impuissance perlent sur mes joues alors que cette personne pose la main sur moi. Les mains. Les bras. Qui m'entourent... d'amour. Au plus profond de moi, je sens que c'est ce genre-là que maman espère tant trouver chez *lui*. Une partie égoïste de moi espère qu'elle le cherche aussi désespérément afin de pouvoir m'en donner à son tour. De l'amour pur, pas une version « cheap » qui ne fait pas autant « buzzer » que le bon. Précieux, rarissime, voire divin. Né d'une étreinte. Conclusion hâtive d'une accro à l'espoir.

L'espoir fait vivre, et si je devais compter les fois où j'ai rêvé de m'envoler loin de ce monde régi par le pouvoir, l'injustice et la souffrance... Une vague de chaleur me parcourt. Pas n'importe laquelle : la fameuse chaleur humaine dont j'ai

2

tant entendu parler, celle qui réchauffe le cœur, existe bel et bien. « Maman, je veux un câlin. » Non. *Lui* seul voulait des câlins...

En silence, je me laisse guider par cet être dont la bonté émane de la tête aux pieds; ses cheveux blonds, ses vêtements clairs et son sourire bienveillant me donnent l'impression de côtoyer un ange. Et si j'avais atterri au paradis ? Serais-je donc... décédée ? Si les déjeuners au ciel sont aussi délicieux, j'accueille la mort à bras ouverts. Dans l'attente d'une autre étreinte. Sans cris, sans larmes. À l'exception des larmes de joie. Je crois en cette fabulation à présent ! Mon assiette vidée, ses yeux bleus sondent les miens, semblent attendre mon approbation pour m'adresser la parole.

« Je sais que tu n'es pas Virginie. Mais je m'ennuie tellement d'elle, et tu lui ressembles tellement... » Ses sanglots me brisent le cœur. Dans sa douleur se reflète la mienne. Un câlin la rassurerait, non ? En tout cas, il me reconforterait; une personne si charitable ne mérite pas d'endurer une pareille souffrance. Sans hésitation, l'âme en peine se laisse enlacer, mes cheveux blonds se mêlent aux siens, nos yeux bleus – surtout rouges en ce moment – se comprennent en l'absence de mots, notre mutuelle compassion suffit. Puis, l'espace de quelques secondes, mon regard s'arrête sur un miroir. Mon rythme cardiaque remonte en flèche. Son choc n'a d'égal que le mien : l'âge exclus, nous nous ressemblons comme deux accros.

## Deuxième partie – *Martin Gravel*

Elle est donc... moi, ou... suis-je elle ? Où suis-je ? Je ne reconnais rien de cette place et la seule chose qui me semble un tant soit peu familière, c'est cette version de moi plus vieille.

Je panique un peu et m'excuse pour faire le tour afin de trouver une porte à travers laquelle je pourrais valider le monde extérieur. Si elle est moi, je pourrais forcément trouver un élément qui confirmerait en quelque part. Un élément qui me confirmera... Quand sommes-nous ? Sommes-nous dans le présent, sommes-nous dans le futur ?

Chaque porte que je croise est verrouillée... en fait, pas verrouillée mais les poignées tournent dans le vide. Comme si on me disait, mais bien sûr, tu peux quitter... mais tu ne peux pas partir. Comme dans *Hotel California*... Mais je n'aurais pas été capable de quitter. Quelque chose me retient comme un aimant. Tout ceci a rapport avec le terme *accro*. Chaque poignée qui tourne dans le vide... ne serait-ce pas par choix ? Dans nos vies, chaque poignée que l'on décide, ne tourne-t-elle pas dans le vide ? Quand on décide de faire du surplace, ne fait-on pas que tourner des poignées dans le vide ?

Je reviens à la cuisine, tout est propre. Une propreté qui me ressemble. Je regarde la décoration, finalement quelque chose qui ne me ressemble pas. Pas assez jeune, pas assez de mon temps. Si j'étais plus vieille, ça me plairait peut-être. Je réalise à ce moment que si elle est moi plus vieille, c'est en plein le style de décoration que j'aimerais. Et ça me donne un « rush » d'adrénaline incroyable. Un peu comme si ça confirmait que j'étais sa version plus jeune.

Mais comment est-ce possible ? Comment puis-je me rencontrer moi-même dans un autre temps. Dans son temps ?

— Virginie ?

Oh, c'est vrai, elle m'appelle Virginie. Elle ne sait donc pas que je suis elle, elle ne se souvient donc pas de ce qu'elle avait l'air avant.

— Virginie, viens ici.

En me dirigeant vers la cuisine, je croise un miroir. Et dans ce miroir, tout s'écroule. Je ne suis plus moi. Je ne me reconnais plus. Je m'effondre au sol, sans force. Mais que se passe-t-il ? Je tente de me relever tranquillement pour revoir l'image, la fausse image que j'ai vue.

Je me mets à genoux face au mur. Les jambes tremblantes, je m'appuie au mur pour me donner la force de me lever, tranquillement. Je commence à voir un début de chevelure... ce n'est pas ma couleur. Je continue. Je vois des yeux... je continue. Je vois un nez, une bouche, un menton... Tous ces éléments ne sont pas les miens, ce n'est pas mon visage. Ce visage, bien qu'il ne soit pas le mien, est d'une beauté incomparable. Le genre de beauté que j'aimerais être, que j'aurais toujours voulu être. Ces yeux, ces traits... parfaits. Ce reflet est magnifique.

Par le miroir, je la vois tourner le coin du corridor. C'est un choc. Elle est maintenant la version plus vieille du reflet que j'ai devant moi, mon reflet... Elle est encore moi mais... ce n'est plus moi. C'en est trop, je m'effondre une seconde fois en pleurant. J'ai peur. Je suis terrifiée. Assise dos au mur, je ne retiens plus mes larmes qui coulent sur mon visage, sur un visage... je ne saurais dire lequel...

— Ah, tu es là, je te cherchais partout. Mais pourquoi tu es assise par terre Virginie. Tu as pleuré ? Mais que se passe-t-il ? Pourquoi es-tu malheureuse ? Ça ne te plaît pas que finalement nous soyons ensemble ?

Elle me regarde de haut, ça me donne le vertige. Elle le sent, je crois, car elle se penche.

— Ça te dérange à ce point que je t'appelle Virginie ? Je ne peux m'en empêcher, c'est plus fort que moi. Tu devras te faire à l'idée. Tu sais, nous les accros, il a des choses que nous ne pouvons pas changer.

Mais sait-elle que je ne suis plus moi, que je ne suis plus celle de tantôt ? À bout de force, alors qu'elle est penchée sur moi, je lui demande : « Qui suis-je ? » Et elle me répond tendrement : « Ce n'est pas important, ça ira bien, tu vas voir. »

Elle m'aide à me relever, mes jambes chancelantes vacillent, elle me supporte.

Mon regard croise le reflet du miroir. Comme si ce n'était pas déjà assez, ce que je vois me glace le sang.

### Troisième partie – **Bernard Lemay**

*Ariane, ma sœur, de quel amour blessée  
Vous mourûtes aux bords ou vous fûtes laissée !*

**Jean Racine**  
*Phèdre, acte 1, scène 3*

Des images fragmentées de mon existence se reflètent sur les miroirs.

À ma droite, ma Mercedes file à vive allure sur une sombre autoroute du désert. Le paysage est magnifique. Je devrais être heureuse. Non. Je suis sur le siège arrière de mon véhicule et je fournis des efforts désespérés pour tenir le volant. Je ne me sens pas en contrôle de mon existence.

À ma gauche, l'image d'un grand chien noir enfonçant ses crocs dans ma chair. J'ai mal.

Au loin, apparaît la silhouette de mes proches. Ils me tournent le dos. Je me sens trahie.

— Qui êtes-vous ? demande Virginie à la femme aux longs cheveux bouclés.

— Je suis Ariane. Je suis celle qui dans la mythologie grecque a servi de guide à Thésée pour qu'il tue ce monstre fabuleux avec un corps d'homme et une tête de taureau : le Minotaure.

— Je ne sais vraiment pas ce que je fais ici. Et vous, comment avez-vous pu traverser l'antiquité pour vous retrouver ici à l'*Hotel California* ?

— Les mythes traversent le temps. De toute ma vie, Virginie, je n'ai fréquenté que des lieux sélects et mythiques.

— Mais pourquoi je me retrouve ici dans le mythe de mon arrière-grand-père qui a étudié l'*Illiade* durant son cours classique et de mon grand-père qui en a fumé du bon en écoutant *Hotel California* ?

— C'est un peu long à expliquer. Viens, je vais te sortir de ce labyrinthe infernal. Je t'amène à la partie paradisiaque de cet hôtel. Leur fameux cocktail à base de Chartreuse et de Cointreau a rendu accro plusieurs piliers de bar.

Les deux femmes s'attablent comme deux vieilles amies prêtes à se raconter tous les détails de leurs vies.

— Je dois vous avouer que je me sens un peu perdue avec votre histoire de Minotaure. Je pense avoir déjà vu l'animal sur une peinture de Picasso. C'est quoi au juste, cette histoire ?

— Comme les jeunes princesses de mon époque, je rêvais de rencontrer un dieu grec. Thésée m'a séduite et j'ai vite su que je voulais l'épouser. Mais, j'ai d'abord été très déçue lorsqu'il m'a avoué qu'il avait d'autres engagements.

— Thésée était un dieu marié ?

— Non. Pire. Il s'était engagé à sauver la vie de sept garçons et sept filles qui devaient nourrir de leur chair le Minotaure, comme à tous les neuf ans. Le Minotaure était enfermé dans un labyrinthe, Égée le roi d'Athènes devait le nourrir ainsi.

— Si je comprends bien, Égée était un genre de *Uber-Eats* antique ?

— Oui, si on peut dire. J'ai vite compris que je devais aider Thésée si je voulais l'épouser. Je me suis acquittée de mon engagement avec toute ma ruse en donnant à Thésée une pelote de fil afin qu'il retrouve son chemin dans le labyrinthe.

— C'est ça, le fameux fil d'Ariane ?

— Oui et grâce à moi, Thésée a vaincu le Minotaure. Folle de joie, j'ai consacré les semaines suivantes à organiser la noce en l'attendant sur mon île.

— Et puis ?

— Et puis... rien. J'ai attendu, et entendu un paquet d'histoires par la suite. Je crois qu'il était accro à l'ouzo et au retsina. Il s'est probablement enfargé les pieds dans une taverne grecque.

— Triste histoire, mais ça ne m'explique pas pourquoi tu es ici avec moi ?

— Après avoir passé une éternité à l'attendre, je veux me sentir de nouveau utile. Je veux t'aider à vaincre tes monstres...

### **Quatrième partie – *Luce Legresley***

Donc, de fil d'Ariane en fil d'Ariane, les deux femmes se confient l'une à l'autre et s'aperçoivent que le temps a filé bien vite ! Mais quel temps ? Présent, passé ou futur ? Celle rebaptisée Virginia commence à se sentir très bien en sa compagnie, mais elle sait très bien que tout ça ne se passe que dans un rêve ou dans son imagination. Bien qu'elle ne soit pas accro aux boissons alcoolisées, elle doit admettre qu'elle ne s'est jamais sentie aussi bien que présentement. Les accros auraient peut-être raison, après tout...

Non, non et non... Elle doit se secouer et trouver une solution à tout ça. Elle n'est pas rendue folle, après tout !

— Je dois absolument faire du sens avec toute cette histoire abracadabrante !

Virginia décide donc de couper court à toute discussion et entraîne sa copine vers le lobby de l'hôtel. Il y a là un grand miroir et elle se dit : « Si je me regarde dans ce miroir, j'imagine que le monde réel va réapparaître ! »

Cependant, ce qu'elle voit ne la reconforte nullement, puisqu'à ses côtés maintenant, il n'y a que *lui*... *Lui*, dans toute sa splendeur, dans toute son élégance, avec ce charisme que *lui* seul possédait. À vrai dire, il était bel homme. Non, mais !!! Elle, dont on ne peut dire si elle est une créature tout à fait inventée ou un personnage mythique...

Et maintenant *lui*, qui me fait si peur et de qui je veux m'éloigner à tout prix ! Et si à la place de le craindre, j'essaie de le comprendre en lui parlant ? Parfois, quand on ne connaît pas bien la réalité de quelqu'un, quand on n'est pas dans ses souliers, il est très facile de juger... C'est donc en sa compagnie qu'elle se dirige vers le bar où ils se commandent deux boissons alcoolisées, comme deux accros savent si bien le faire ! Il ajoute à la commande deux « shooters », question de se mettre dans l'ambiance !

Virginia lui demande d'abord s'il aime vraiment sa mère, la version plus vieille d'elle-même. Cette question semble le perturber un peu, puisqu'il ne répond pas tout de suite. Il semble bien loin dans ses rêveries et lui répond enfin : « Sache que ta mère est l'amour de ma vie et que sans elle, je ne serais plus ici sur cette terre. »

Virginie ne comprend pas très bien sa réponse puisqu'elle sait très bien ce qu'il lui fait subir presque à chaque nuit, quand sa mère est couchée, terrassée par les multiples consommations ingurgitées durant leur soirée de beuverie.

— Tu l'aimes à ce point-là ? Ce n'est pas ce que je pensais, si je me fie à tes actions !

— Quelles actions ? de rétorquer ce dernier.

— Bon, comment te dire ça, sans être trop dure avec toi... C'est qu'à chaque soir, lorsque maman tombe endormie, tu viens me rejoindre dans mon lit... Quant à la suite, je n'ai pas besoin de te l'expliquer en détail...

— Mais ce n'est pas moi qui vais te rejoindre, c'est sûrement mon double.

— Ton double ? Quelle histoire de fou tu me racontes là !

— Laisse-moi t'expliquer... Vois-tu, il y a en moi, dans la même personne, deux versions... La meilleure version de moi, qui est sans doute celle que ta mère aime tant, est celle de mon moi ' guéri ' plein d'amour, de charité, de compassion, de tendresse. Alors que l'autre moi est souffrant et ne cherche qu'à combler ses besoins et à satisfaire ses plus bas instincts, sans penser aux conséquences de ses actes. Dans le moment présent, tu es avec la version la plus saine de moi, malgré les quelques verres que nous consommons ensemble. Faut bien faire la fête de temps en temps !

Virginie est sidérée par ce qu'elle vient tout juste d'entendre ! *Lui* avait deux versions de lui-même et sa mère également. Elle croyait qu'en lui parlant franchement, elle démêlerait tout ça, mais en fait, elle n'en est que plus bouleversée et ne comprend plus rien à rien. Vit-elle dans une réalité à doubles volets ?! Donc, *lui* dans sa version la plus noble est le conjoint tendre, aimant de sa mère, tandis que *lui* souffrant devient l'affreuse créature qui la rejoint le soir dans son lit quand la noirceur tombe sur la ville...

Oui, ça pourrait être vrai... Elle décide donc de couper court à la conversation et de retourner avec *lui* dans le lobby de l'hôtel, afin de se retrouver devant le grand miroir. Au lieu de lui demander : « Miroir, miroir, dis-moi qui est la plus belle ? », elle lui demande :

— Miroir, miroir, dis-moi qui dit la vérité ?

### **Dénouement – Cynthia Blais Despaty**

« Maman, j'ai peur. » Quel enfant de ce monde n'a jamais prononcé ces mots ? Et la maman, de répondre tout naturellement : « N'aie pas peur, mon enfant. »

Dans le miroir, la vérité apparaît sous la forme de ma mère. Le reflet de cette femme qui a mal joué son rôle, qui ne m'a jamais protégée, aveuglée par son addiction, préférant *le* croire plutôt que sa propre fille. « J'avais peur, maman. » À présent, elle nous fixe, l'air aussi ébahie que nous.

— Tu l'as vue, toi aussi ? L'autre version de toi... La partie dormante, celle qui est enfouie au plus profond de toi, celle que tu admires ou redoutes. Après toute la souffrance qui t'a été infligée au fil des ans, une femme mature doit se cacher sous cette façade si jeune et fragile.

// acquiesce, comme si ce discours lui était familier. Cet air abattu, cette mine sombre, je ne les avais jamais vus auparavant chez cet homme dépourvu de compassion. // me contemple, les yeux brillants d'une émotion nouvelle : la détresse, voire la culpabilité.

— Pardonne-leur. Cette version de ta mère et cette version de moi se manifestent lorsqu'elles succombent à leurs démons, lorsqu'elles cèdent à la tentation. Les accros perdent ainsi une partie de leur humanité, laquelle devient une autre personnalité à part entière.

Sans mon consentement, des larmes s'échappent de mes yeux et ma vision s'embrouille.

— Pourquoi serait-ce à moi de leur pardonner ? Pourquoi n'allez-vous pas vous adresser directement aux versions de vous-mêmes ? Malgré vos beaux discours, j'ai toujours aussi peur de *lui* ! En quoi ma vie changera-t-elle, dites-moi ?

Je ferme les yeux pour les essuyer du revers de la main. Lorsque je les ouvre, le miroir, maman et *lui* ont disparu. Ce lit en fin de vie et ces murs aux teintes de beige dépareillées, ces vêtements éparpillés sur le plancher délabré, je les reconnais. Aucune odeur ne titille mes narines. Personne ne m'appelle : j'entends seulement des échos de protestation au loin. Maman et *lui* vident déjà une caisse de bière, et mon cœur se serre. Rien n'a changé.

La nuit venue, des bruits de pas interrompent mes pensées alourdies par la déception : *il* se tient juste là; l'ombre de ses pieds le trahit. Le grincement de la porte m'est plus que familier. Tremblant, bruyant, agressant... Cette énième invasion de mon intimité me donne le tournis; des larmes d'impuissance perlent sur mes joues, la routine reprend son cours...

C'est alors que je l'entends. *Virginie*. Une voix remplie d'amour pur, pas une version « cheap » qui ne fait pas autant « buzzer » que le bon. Cet amour que ma mère cherche désespérément, je l'ai trouvé... en moi.

— CE N'EST PAS TOI !

J'ai hurlé de toutes mes forces. Mes cris ne l'ont pas déstabilisé. Au contraire, *il s'est mis à rire*. À quoi bon ces histoires de fil d'Ariane, de versions et de miroirs, si ce n'est pour confirmer que ce monde n'est que souffrance ? Tout à coup, *il s'éloigne*.

Aujourd'hui, maman m'a entendue. Aujourd'hui, maman m'a crue. Aujourd'hui, maman l'a mis dehors malgré ses beaux discours et ses promesses de rédemption.

Non, maman n'est pas complètement guérie. Une dépendance ne disparaît pas par magie. Toutefois, pour la première fois, je crois qu'elle commence à m'aimer. Que peut-être, enfin, je lui suffirai. En silence, je remercie celle qui m'a appelée Virginie, grâce à qui je resterai toujours accro à l'espoir.

« Maman, je n'ai plus peur. »

**F I N**